

Rites de passage invisible

Miruna Tarcau

Number 6, 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/87815ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

2371-1582 (print)

2371-1590 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Tarcau, M. (2018). Rites de passage invisible. *Entrevous*, (6), 12–13.

« Mes 16 ans, a dit Miruna, ont été plus marquants que mes 21 ans. En me demandant pourquoi, j'en suis venue à la conclusion que certains rites de passage s'effectuent dans le silence. »
L'auteure, aujourd'hui âgée de 27 ans, se met en scène dans ce récit autofictionnel.

Je me souviens de mon seizième anniversaire. Je me trouvais en Grèce avec mes parents et ma sœur. Je jubilai de me savoir enfin grande, si bien que je gambadai dans les rues avec une euphorie dont j'ai rarement, depuis, fait aussi publiquement étalage. J'avais inventé une chanson qui ne comportait pour toute parole que la déclaration de mon âge, mais je la chantais partout *sans souci du qu'en-dira-t-on*, comme aurait dit Brassens. J'avais vieilli d'un an : le monde entier devait le savoir et s'en réjouir pour moi. Aussi adoptai-je un comportement terriblement puéril.

Je portais des espadrilles Puma que mes parents m'avaient offertes deux semaines auparavant, à ma demande et en me disant qu'il s'agissait de mon cadeau d'anniversaire. Je me mis cependant à le regretter lorsque ma sœur, entrée dans une boutique pour essayer une robe qui lui allait très bien, se mit en tête de compléter sa tenue de sandales que je trouvais beaucoup plus jolies que mes espadrilles. J'en réclamai donc à la vendeuse une paire de ma pointure, ce que mes parents considérèrent comme un caprice. Je me mis à bouder. Tandis que ma mère se dirigeait vers la caisse pour conclure l'achat des choix judicieux de ma sœur, je m'assis à terre et jetai mes chaussures au beau milieu du magasin en guise de protestation.

La honte que j'éprouvai alors même que je commettais ce geste me fit réaliser l'absurdité de mon comportement. Par la même occasion, je commençai à percevoir tout le chemin qu'il me fallait encore parcourir pour devenir une adulte.

En revanche, je n'ai conservé aucun souvenir de mon vingt et unième anniversaire. Pour parvenir à le situer dans le temps, il m'a fallu effectuer quelques fouilles dans mes archives personnelles à la manière d'un biographe à qui il serait impossible d'écrire le récit de cette journée-là

en puisant dans ses souvenirs. Le journal de mes activités sur Facebook m'a ainsi appris que je me trouvais à Paris au printemps 2011. Je venais tout juste de terminer mes cours à la Sorbonne et je me préparais à rentrer au Québec en passant par la Turquie.

À la fin de mes vacances dans ce pays, j'avais conclu tant de bonnes affaires, que j'arrivai à l'aéroport d'Istanbul avec près de quatre-vingt kilos de livres, vêtements, épices, thés et autres marchandises. J'avais débattu longtemps avec les employés d'Air Transat pour les convaincre de diminuer les coûts supplémentaires à acquitter sur mon vol Paris-Montréal. Je m'estimai alors fortunée d'avoir été, sur la Côte Turquoise, quelque peu instruite dans l'art de la négociation. Cela me permit de m'en tirer avec une pénalité que je jugeai fort modeste, car plus ou moins équivalente au prix de la paire de sandales que mes parents avaient refusé de m'acheter en Grèce.

Je me rends compte à présent que les années avaient accru mon appétit de consommatrice, davantage qu'elles ne m'avaient appris à me détacher des biens matériels. Allais-je devenir plus sage ?

L'année de mes vingt et un ans, je ne crois pas m'être aperçu que le mois de juin avait achevé de me dépouvoir de mon statut de mineure : tous les pays que je visiterais désormais me tiendraient légalement responsable de mes actes. Sur les formulaires que je remplirais à l'avenir, on me demanderait de plus en plus souvent d'indiquer mon état matrimonial. Cette évolution se ferait sans bruit, sans commémoration.

Je réaliserais bientôt que je devrais m'occuper moi-même de mes déclarations de revenus. Je ne me doutais pas que j'en serais si fière, qu'en revenant de ma toute première visite chez le comptable, je parcourrais les rues de Montréal en annonçant à tout le monde que j'avais reçu mon premier T4.

Certains rites de passage s'effectuent dans le silence, mais je me dis parfois qu'il est plus agréable d'être gagnée par l'euphorie lorsqu'une transition de ce type ponctue notre vie.

Seul le temps me dira si mes vingt et un ans n'étaient que le prélude à la crise de la quarantaine, à la ménopause et à tous ces événements qui me métamorphosent sans que je conserve un souvenir précis de ces rites invisibles.